

Analyse des antivaleurs, frein au développement : *In pour un cheveu blanc* de Zamenga.

NZOKO KONGO & MUSANGU-SANGU ATANDELE Blaise

(Reçu le 5 Janvier 2021, validé le 06 Janvier 2021)

(Received January 5th 2021, validated January 6th 2021)

Résumé :

Contribuer au développement du pays après s'être libéré du joug colonial qui a duré pendant près d'un siècle reste un des objectifs primordiaux que le théâtre et le roman africains se sont assignés. Mais ce progrès se heurte à plusieurs obstacles de nature diverses. La question des antivaleurs préoccupe l'Afrique actuellement. Partout, il est question du débat sur les antivaleurs qui peigne à s'installer de façon durable.

Dans cette étude, nous avons voulu analyser les antivaleurs, frein de l'avènement du développement dans *pour un cheveu blanc* de Zamenga Betukezanga grâce à la méthode thématique. A partir de la lecture du roman, nous avons peint les tares d'un pouvoir qui, du jour au lendemain détruit la société africaine et hypothèque l'avenir d'un état-nation issu des indépendances, ensuite nous avons relevé les conséquences des antivaleurs s'exerçant à l'encontre du peuple.

Mots-clés : Analyse, antivaleurs, frein au développement, pour un cheveu blanc

Abstract :

Contributing to the development of the country after having freed itself from the colonial yoke which lasted for almost a century remains one of the primary objectives that African theater and novels have set themselves. But this progress comes up against several obstacles of various kinds. The question of anti-values is currently preoccupying Africa. Everywhere, there is talk of the debate on anti-values which is trying to settle in a lasting way.

In this study, we wanted to analyze the anti-values, brake of the advent of the development in for a white hair of Zamenga Betukezanga thanks to the thematic method. From the reading of the novel, we painted the flaws of a power which, overnight destroys African society and mortgages the future of a nation-state resulting from independence, then we noted the consequences of anti-values working against the people.

Keywords: Analysis, anti-values, obstacle to development, for a white hair

I. Introduction

Pendant la période coloniale, disons-le, l'objet primaire du roman contemporain, était de réhabiliter un passé longtemps méconnu et de lutter pour la libération du noir.

Sur le plan de la thématique, l'essentiel de cette production romanesque exprime le désenchantement des Africains qui, malgré l'indépendance se rendent compte que l'âge d'or n'est pas pour demain (Kimoni Iyay, 2004-2005)

Les romanciers délaissent sans doute le thème de la colonisation après les indépendances et ils se sentent investis d'une nouvelle mission. C'est le combat pour le développement (Kimoni Iyay, 2004-2005). Ils analysent tous les obstacles de cette émergence du peuple noir. Les écrivains ne réclament plus des droits vis-à-vis des étrangers, ce sont plutôt des noirs qui sont mis sur le banc des accusés. La critique sociale bloquant sans doute le développement fut à la une des romans Africains.

C'est de cette manière que nous le vivons chez Zamenga Batukezanga comme il en est l'habitude dans son œuvre, telle pour un cheveu blanc où il présente son souci du développement dont il décrit sans euphémisme les antivaleurs qui le freinent dans la société. C'est cela notre préoccupation majeure au cours de cette étude.

« Si la première génération des écrivains de la littérature négro-africaine avait comme préoccupation dans leurs écrits de démontrer les méfaits du colonisateur vis-à-vis de l'homme noir, la deuxième, celle des années qui ont suivi les indépendances, prend une nouvelle orientation, Boko Kimbeni (2004) ».

En effet, le comportement de ces dirigeants laisse à désirer et est loin de répondre aux attentes du peuple qui continue à croupir dans la misère. L'Africain est abandonné à son triste sort ne sachant plus à quel saint se vouer.

Tout ce qu'on attendait des indépendances n'est pas arrivé : « Nous avions foi en l'avenir et croyions que l'indépendance recouvrait, tout allait se poursuivre sans convulsion. Nous croyions que le riz, le sucre, l'eau, l'électricité, école, les hôpitaux, tout cela serait à la portée de tous, Sembene Ousmane (1981) ». Ainsi, dans cette perspective, « un nouveau thème apparaît (...) : la dénonciation des profiteurs du nouveau système, les colonisations à peau foncée ». Cette image se reflète à travers les œuvres tant du genre romanesque que théâtral parmi lesquelles nous citons quelques-unes à titre d'exemple :

- « Soleil des indépendances » ;
- « Allah n'est pas obligé » ;
- « En attendant le vote de bêtes sauvages », tous d'Amadou Kourouma.
- « L'arbre tombe » de Katembe Katshi Mbika
- « L'empire des ombres vivantes » de Pius Ngandu Nkashama.

A l'issue de notre réflexion sur les antivaleurs dans *pour un cheveu blanc*, il apert que ce texte reste un roman de la peinture des mœurs, en particulier politique. Après une lecture approfondie du roman, nous relevons quelques thèmes en les commentant.

II. Cadre Géographique

La plupart des romanciers africains ont situé leurs actions dans le pays imaginaires représentant d'une manière générale n'importe quel pays d'Afrique ou du monde d'où la meilleure fonction de la littérature comme œuvre de fiction.

Cependant, à un certain moment, suite à l'insistance ou caractère récidiviste de nos compatriotes dans leurs façons de vivre frisant la médiocrité, les romanciers, des dramaturges, bref les hommes de lettres situent la plupart de leurs œuvres à des cadres concrets ainsi pour dénoncer directement les coupables comme le dit Tito Yisuku :

« La littérature doit naître écrit du vécu quotidien non d'une quête d'esthétique (MwambaMusasi cité par Mikanda Soki, TFC, le pouvoir dans le devoir de violence,

2014-2015) ». Et un autre auteur de renchérir : « Le monde existe, la littérature écrit (SonilabuTansi, p. 14) »

C'est sous cette logique que Zamenga B. et ses pairs de la RDC. Stigmatisent la RDC sans aucune idée de fiction. Cela est clair dans pour un cheveu blanc où Zamenga cite ou situe sans réserve son récit dans la RDC. Il parle de ville de Mbuji-Mayi, Mweneditu, Kinshasa et autres. L'extrait ci-dessous l'affirme :

« Bientôt Estimanga s'en ira définitivement pour sa terre natale, Mbuji-Mayi-wabalengela » P.14

Mbuji-Mayi est une ville de la RDC dans la province de Kasai : de Mbuji-Mayi, Tshimanga fut interpellé par ses autorités à Kinshasa. Lisons cet extrait :

« Le voilà à Kinshasa, dans le bureau de Mr le président délégué général » P.14

Kinshasa est connu dans le monde entier, c'est la capacité politique de la RDC. Pour s'en rendre vraiment compte, la RDC sous la deuxième République s'appelait : Zaïre, Zamenga en parle dans Ce passage.

« Ça et là s'abandonnent maints objets d'art ; statuettes masques et autres objets que la PDG a rassemblé durant ses 25ans de service au Zaïre » P.16

Le romancier parle encore de Mweneditu, une autre ville dans la province de Kasai occidentale sans doute la RDC.

« A qui la laisser ? La renvoyer au village, à Mweneditu sera pratiquement l'envoyer à la mort. » p 16.

Parmi les auteurs, citons SoniLabouTausi dans **l'anti-peuple** qui lui aussi, situe son récit en pleine ville Kinois.

Il cite les lieux comme :

« *Limeté, Matongé, Mbinza, Gombe, Righini, parle de l'hôpital mamanyemo...* » p.13

Pourquoi ces auteurs se métamorphosent dans leurs façons d'écrire ? Laissant la fiction pour aller au concret ? Nous ne saurons dire exactement pourquoi les romanciers préfèrent situer leurs récits dans des cadres concrets, Mais l'on est en droit de penser que c'est suite à la dépravation des mœurs qui atteignent le paroxysme qu'ils souhaitent citer ces lieux en vue d'une prise de conscience, sans délai. Cela a un effet direct sur la réalité du vécu quotidien dans la société.

III. Les antivaleurs dans *Pour un cheveu blanc*

Il nous serait fastidieux de définir « l'antivaleur » sans faire allusion à son antonyme « la valeur ». Ceci dit la valeur est définie, selon le petit Robert de la langue française comme étant un nom féminin singulier « ce en quoi une personne est digne d'estime, qualité que l'on souhaite à tout être humain dans le domaine moral. Intellectuel, professionnel, le mérite (Dictionnaire le Petit Robert de la langue française).

Le Dictionnaire le Robert méthodique définit la valeur comme nom féminin singulier, c'est un caractère de ce qui répond aux normes sociales de son type, qui a la qualité et est objectivement digne (Dictionnaire le Petit Robert Méthodique). Somme toute, valeur est ce qui est vraie, bien et beau,

Cependant, une antivaleur est le contraire de la valeur.

Elle est considérée comme caractère de ce qui ne répond pas aux normes idéales de son type de société : c'est un écart de conduite, une déviation aux normes établies dans une société.

Ces antivaleurs sont une réalité parfaitement mise en scène par Zamenga B. dans *Pour un cheveu blanc*. De bout à bout, le romancier nous plonge dans une société où les antivaleurs ont sans réserve remplacé les valeurs. Les personnages, surtout à l'hôpital où Tshimanga est allé tirer sa révérence, ont fait preuve d'une antivaleur inouïe. A dire vrai, la plupart des personnages de Zamenga est pratiquement dans la médiocrité sous toutes ses formes. C'est pourquoi ils sont décriés afin de favoriser l'avènement du développement en RDC.

Ainsi, parmi les autres valeurs dénoncées ou fustigées par Zamenga ; Nous faisons place à la corruption, l'escroquerie, le mensonge, le vol, de tribalisme, l'immoralité...

3.1 La corruption

La corruption est l'emploi des moyens condamnables pour faire agir quelqu'un contre son devoir, sa conscience. C'est le fait de corrompre ou d'être corrompu.

C'est un comportement d'agréer ou d'accepter un don, une offre ou une promesse pour des avantages quelconques en vue d'accomplir, de retarder ou d'omettre un acte d'une façon directe ou indirecte dans le cadre de ses fonctions. Elle figure parmi les monstruosité stigmatisées par Zamenga B.

Ainsi, le personnage sur qui se tisse le moyen de Zamenga c'est Tshimanga. Sa vie n'est pas restée constante de bout à bout de l'œuvre.

Le récit de Zamenga a évolué sans Tshimanga, car Il est mort avant, paix à son âme.

Un homme de mission difficile, il a réalisé une carrière saine à Kinshasa, Tshimanga a demandé sans doute une mutation à Mbuji-Mayi, sa province d'origine, son lieu de retraite. Mission accordée, c'est après un laps de temps, la versalité de ses autorités, à partir de Mbuji-Mayi, Tshimanga a été de nouveau muté à Kikubi.

Déboussolé, il l'explique à son épouse en ces termes :

« Voici le motif de mon tournant. Je viens d'être muté à Kikubi, mais nous devons nous consolé du fait que ça ne durera que le temps nécessaire pour mettre l'usine en marche. » p.49.

A Kikubi Tshimanga a vécu sans ne pas visiter l'hôpital pendant qu'il était malade. L'occasion pour Zamenga B.de fustiger la corruption au sein de cet hôpital.

Un jour parmi les jours, toujours avec sa femme Tshibola, cette dernière remarque que son époux devenait de plus en plus réprimé, anorexique puis maigrissait sans cesse. Le repas est placé sur la table depuis quelque temps, Tshimanga s'efforce de se lever et de mettre à table. Prenant son courage à deux mains, il se mit debout pour monter à table. A peine faisait-il le deuxième pas qu'il s'écroulait par terre, pratiquement paralysé et haletant. Tshibola, affolée et tout en pleurs, s'efforce de se maîtriser, prend l'argent dans son sac à mains, sort la voiture du garage, dès le démarrage, elle se mit aussitôt à rouler à 120km /h. Il ne lui faut donc que quelques instants pour arriver dans la grille de l'hôpital déjà formée. Tshibola sort, secoue la grille en criant :

« Mais ouvrez, ouvrez, mon mari est en danger de mort... » p.58

C'est alors seulement que le portier sort de sa loge et fait semblant de se fâcher. Sans scrupules, il se met à gronder Tshibola.

Cette dernière comprend rapidement qu'il est inutile de palabrer avec le portier.

Elle le supplie néanmoins d'ouvrir la grille. Le portier déversant un flot de paroles interminables pousse Tshibola à réfléchir. Que veut le portier pour ouvrir la grille de l'hôpital ? Zamenga Batukezanga répond :

« Tshibola a insisté longtemps, sans rien donner jusqu'au moment où le portier lui fera savoir, en des termes à peine voilés que la corruption avait gagné même les institutions de santé. »P.59

Tout de suite, elle se retrouve face à un dilemme : ou bien perdre son mari ou bien tout simplement corrompre le portier, Qui d'entre nous agirait autrement que Tshibola ? Elle sort vite un gros billet de banque le temps pour le portier, qui aussitôt saute dessus et tout tremblant, introduit deux bouts de deux derniers maillons d'une grosse chaîne. Pratique tellement officielle que chacun des membres du personnel des cliniques, du portier au médecin, veut toucher un billet pour tout malade qui passe entre ses mains, la voiture se retrouve aussitôt dans la salle d'urgences. Incroyable, le brancardier déclare que les fauteuils et les lits roulants ne lui appartiennent pas, il lui faut donc payer :

« D'ailleurs, il faut les amortir. Tshibola paie et le lit roulant sort » P.60

Il s'agit de la corruption. Cet argent que Tshibola paie ne va nullement dans la caisse de l'Etat et dans la caisse de l'hôpital. Il s'agit néanmoins de la corruption, plus que la peste du hier et le sida aujourd'hui ; la corruption tue. Pour dire clair, en détournant à leur profit l'agent public, en me présentant au-delà de toute décence, l'intérêt général, de nombreuses élites du tiers monde doivent être tenues pour résoudre au moins partiellement la misère dans laquelle croupissent au moins deux milliards d'êtres humains. Dans **pour un cheveu blanc**, la corruption est au Zénith, l'auteur consacre plusieurs lignes de son ouvrage à montrer comment la société congolaise est bâtie sur la corruption. A L'hôpital, Tshibola est obligée à acheter une fiche et un bon pour son mari. Heureusement, elle a déjà anticipativement des informations à ce propos.

Il faut à tout prix corrompre : l'extrait suivant de stipule clairement :

« A la réception, on déclare qu'il n'y a plus de bon. Tshibola se rappelle aussitôt avoir appris d'une amie que les bons et fiches ne sont vendues qu'aux plus offrants. Elle ouvre son sac à main et tend le double du montant à payer. » P.60

Aussi terrifiant que cela puisse paraître, la corruption est une coutume dans cette institution sanitaire. On pourra même dire que beaucoup de malades meurent non pas par la volonté de Dieu mais à cause de mauvais accueil de personnel de cet hôpital qui s'est enraciné dans la corruption.

Le roman bien que plein d'humour et de fiction, l'auteur va sans le dire que la corruption touche toute la vie sociale de ce pays. Pire encore, si la corruption trouve son refuge à l'hôpital, c'est pour enregistrer un taux de mortalité assez élevé ; du portier au médecin, la corruption bat record et personne ne la hait :

« L'ordre du médecin de garde est sans appel ; l'infirmier chef de garde ne viendra le réveiller que pour les patients de grand format, l'habit fait le moine, dit-on, ici, Tshibola est vite repérée comme étant l'épouse d'un gros légume. p 60

Le médecin a mis de côté le serment d'Hippocrate pour adopter le serment d'hypocrite ; c.à.d. la corruption. En effet, ne le réveiller que pour « les patients de grand format » est mine branche qui cache la forêt, un message, pour dire qu'il est médecin de riche et ceux qui savent corrompre.

C'est pour dire que dans cet hôpital, les familles démunies ou pauvres n'ont pas de place : Toutes ces acrobaties de Tshibola pour le traitement de son mari tournent encore au nul, car ce dernier jusque-là n'a administré aucun comprimé. Le propos de ce médecin ne s'arrête pas là. Il intime l'ordre à son infirmier afin de faire sortir Tshibola le billet de banque :

« Ne manque pas de lui signifier que le cas est très difficile. », dit le médecin à l'infirmier qui vient l'arracher de son lit : Ce cas, continue-t-il ? Exige des honoraires. Et tu sois certainement que la nuit, les honoraires sont triples ou quadruples selon les cas et l'heure de réception du patient. » p .60

C'est pur et simple la corruption. Elle sape la démocratie et l'état de droit, entraîne des violations de droits de l'homme, fausse le marché, dégrade la qualité de vie et favorise la criminalité organisée, le terrorisme et d'autres menaces pour la sécurité humaine. Elle contribue à l'instabilité et à la pauvreté et constitue un facteur dominant qui conduit l'Etat à la diligence.

Dans **pour un cheveu blanc**, la corruption a connu une mutation et s'est métamorphosée. Elle est devenue une valeur.

Prévenu, Tshibola prépare cinq coupures mais le médecin répond toujours par son infirmier que le cas est grave et exige l'achat d'un médicament spécial, il ne serait donc pas exagéré, dit l'infirmier, de tripler l'enveloppe ! Tshibola paie.

Elle paie pour sauver son mari. Elle ne sait à quel saint se vouer, la corruption joue un rôle prépondérant dans cette société de Zamenga B.

La RDC est un pays potentiellement plus riche, pays d'Afrique, mais elle ne cesse de s'appauvrir. Elle dispose d'énormes ressources naturelles : Cuivre, cobalt, or, diamant, etc. Mais les infrastructures ne cessent de se dégrader. L'histoire de Tshimanga est triste. Il faut qu'il soit coûte que coûte hospitalisé. Le docteur entre dans son box de consultation, se frottant les mains : *« Fait entrer le malade avant les autres », dit-il à l'infirmier de garde. Jugeant que le cas est extrêmement critique, il décide l'hospitalisation immédiate du malade. »*

L'infirmier chef de l'hospitalisation de son côté a l'air de réfléchir comme s'il comptait le nombre de lits encore disponibles et déclare sans scrupule : qu'il n'y en a plus, mais, qu'il ferait l'impossible si elle pensait à lui. C'est question de coopérer, c'est comme ça ici citoyenne. S'exprimé sans doute la corruption. L'absence de valeur morale cimenter cette société mise en scène par Zamenga.

En effet, le problème moral de cette société interpelle plus d'une personne. Cela reste la meilleure raison de sous-développement dans les pays Africains comme le souligne Kimpianga Mahaniah lorsqu'il écrit :

« On se rend de plus en plus compte que la présence Africaine au monde est menacée et hypothétique, sinon indésirable. Un fait est évident : le monde a le moins besoins de l'Afrique noire et ne sait plus quoi faire de ce continent. Sans le savoir ni le vouloir, l'Afrique n'est plus utile ni à elle-même ni à la communauté mondiale... Kimpianga Mahouniata »

Les Africains en général et les congolais en particulier, se trouvent sans complaisance dans un univers qui n'a pas de boutons. La littérature étant le reflet de la société ; Zamenga. B dénonce, écrit pour nous instruire, nous éveiller, car sans aucune intention d'esthétique, il miroite automatiquement sa société.

Tshibola a été largement touchée pendant le processus de traitement de son mari, Tshimanga. Histoire très inquiétante que Zamenga décrit sans euphémisme, une manière pour lui de la dénoncer. Le médecin après prescrit une ordonnance.

Tshibola va auprès du pharmacien des cliniques. Pour marteler la corruption qui gangrène cette institution de santé, le pharmacien s'écrie :

« Nous n'avons rien du tout de ce qu'on vous a prescrit, citoyenne. Ce sont des produits très rares. Je connais un pharmacien qui en a ; mais il ne les vend qu'à des proches. Néanmoins, citoyenne, je peux vous aider si vous me procurez de quoi le convaincre ! ».

C'est le phénomène pharma-poche que l'on vit chaque jour chez nous.

« Si vous me procurez de quoi le convaincre » : c'est de la corruption. Elle sape les institutions démocratiques. D'autres parts, le congolais de la RDC reste adapté de cette maxime :

« On ne refuse jamais la main tendue »

Cette main tendue est une main qui corrompt, c.à.d. en RDC, la corruption est une vertu et tout le monde s'y draine tête baissée. D'aucun dans le pays ignore que les examens d'état sont fruits de la corruption que les autorités maîtrisent et savent. Ils appellent cela organisation matérielle. Les apprenants déboursent des sommes colossales qui servent à la corruption auprès des délégués, la corruption s'annonce comme moteur du progrès et le fait d'aller plus en avant, de devenir meilleur, de s'améliorer, situation contre-versée dans le récit de Zamenga . Le progrès est freiné par la corruption dans **pour un cheveu blanc**.

Pour la vie de son mari, Tshibola est prête à se sacrifier. Elle donne le dernier sous de son sac à l'infirmier chargé d'administrer les produits injectables. La fiche a été achetée, cependant, il faut de surcroît remettre quelque chose à l'infirmier chargé de l'administration des médicaments. Décidément, dit un malade quelque peu humoriste, on est ici pour être plus malade que pour être soigné. p69.

A l'hôpital, Tshimanga n'est plus rentré chez lui vivant, il a tiré sa révérence. La dépouille mortelle doit à tout prix atteindre Mbuji-Mayi. Cela fut ainsi. Comment furent les obsèques ? Zamenga B. nous répond :

« La société est putréfiée : la corruption en a atteint tous les organes. Les fossoyeurs n'en sont nullement épargnés. Ils comptent leurs recettes en fonction du nombre de morts à entrer par jour » p117.

C'est un réseau, ces recettes de la coopération ne reviennent pas toute aux seuls fossoyeurs. La part la plus importante ne revient qu'à leurs chefs hiérarchiques. De l'huissier au plus haut cadre chargé de service des pompes funèbres, tous se partagent suivant bien entendu, le grade de chacun, vite, on met sur pied un vilain jeu permettant de gagner plus :

« Les fossoyeurs, spéculent : les tombes sont réservées aux plus offrants, généralement après de longues tractations et palabres » p118.

Au cimetière en RDC, les fossoyeurs sont rois. Il est vrai que la société se dégrade ; la mort de Tshimanga le prouve une fois de plus. Le jour même de l'enterrement, de nouvelles machinations se trament. Vers minuit, les gardiens du cimetière sont visités par cinq gaillards masqués. Les vieux gardiens et son épouse prennent peur. Ils sont venus déterrer Tshimanga pour ainsi pendre ses beaux habits d'enterrement. Cet extrait en fait état :

« Papa n'ayez pas peur, dit l'un d'eux. Vous savez hier, on est venu enterrer ici un de nos frères aînés qui travaillaient loin d'ici. Les sages nous ont envoyés exhumer le corps. Les sages ne vous ont pas oublié, ils savent que la vie devient de plus en plus intenable, et il est de plus en plus difficile de serrer sa ceinture. C'est ainsi qu'ils vous ont envoyés ce paquet tenez, c'est de l'argent » p120

La corruption est un véritable cancer. Un cancer qui s'attaque malicieusement et à petit coût à ces tissus sociaux qui constituent les citoyens chargés de l'administration et de mégestion des communautés auxquelles ils appartiennent. Cette corruption a été, comme nous l'enseigne l'histoire de l'humanité à la base du déclin et de la décadence de certaines nations. Elle apparaît aujourd'hui comme nous l'enseigne l'histoire de l'humanité à la base du déclin et de la décadence des certaines nations. Elle apparaît aujourd'hui comme une peste sociale contre laquelle il faut livrer une guerre rude et sans merci car elle sape le moral, détruit l'initiative, avilit l'individu et le ravale au niveau de la bête, elle désorganise l'économie et développe les injustices qui sont plus souvent à l'origine des troubles sociaux. Pratique tellement officielle que président Mobutu n'a pas hésité à l'encourager dans un discours, le 20 mai 1976.

« Si vous désirez voler, voler un peu et intelligemment d'une jolie manière. Si vous volez tout pour que vous deveniez riche à une seule nuit, on vous attrapera... (Discours du président Mobutu, 1976) »

La corruption est banalisée. C'est le propos d'un président de la république à ses sujets. C'est pourquoi, personne en RDC ne s'étonne de voir un fonctionnaire réclamer un matabiche contre une carte d'identité au lieu de tout autre papier administratif ; aucun congolais ne s'offusquera d'avoir payé pour obtenir audience auprès d'un responsable, pour faire parvenir une lettre à un chef de service. Les sceaux et les papiers à en-tête s'achètent et se fabriquent. Dans ce pays, les policiers établissent de barrières, des barrages quand ils ont besoin d'argent : les automobilistes n'ont alors jamais le papier qu'il faut et doivent mettre la main au porte-monnaie. Tout cela c'est « l'article 15 », débrouillez-vous peu importe les moyens pour y parvenir ; façon pudique de désigner, la petite corruption des fonctionnaires, une corruption institutionnalisée et généralisée appelée également matabiche ; « pot de vin » « Haricots pour les enfants » « Madesu ya bana ».

Somme toute la corruption telle que décrite par Zamenga B. est un fléau, disons-le sans tergiversation qu'elle gangrène la société de la RDC. Une antivaleur qui devient sans rire une valeur morale et une monnaie courante. Cela selon le dire de Zamenga B. ruine le développement de notre pays car celle-ci fragilise toutes les couches de notre société, du président au peuple, du directeur à l'huissier.

3.2. La Gabegie

La gabegie est un gaspillage des ressources. C'est un désordre, le résultat d'une mauvaise administration en gestion (Dictionnaire universel). C'est la malversation financière. Dans **pour un cheveu blanc** de Zamenga B, cette monstruosité est évoquée par l'auteur dans la mégestion des habitants de Kikubi où est muté Tshimanga. Dans son entreprise où il va travailler, les agents se pataugent dans la boue d'une gabegie déplorable.

L'extrait suivant en parle :

« Aussitôt le salaire touché, ils disparaissent, ils consomment en moins de cinq jours leur argent en s'enivrant de bière et de L'alcool traditionnel. L'épargne n'est guère leur problème. » p54

La société est le pilier d'une nation. C'est en elle où s'expérimentent les réalités nationales à travers la vie familiale, car c'est dans la famille que les tentions ou les conséquences fâcheuses de la gabegie vont se manifester en premier lieu. Au sein des familles se dessinent les lignes d'évolution globale des nations Africaines dans **pour un cheveu blanc** où la situation est catastrophique. Les familles vivent la gabegie.

Les autorités de l'hôpital où Tshimanga était interné font-elles aussi état d'une gestion financière défectueuse ou malhonnête ? Le gaspillage « gabegie » ainsi dénoncé se découvre deux jours après, la santé de Tshimanga s'améliore sensiblement et déjà il fait connaissance avec les autres malades de la chambre. Il découvre petit à petit le monde de malade hospitalisée, le récit que ses compagnons de chambre lui font au sujet de ce qui se passe à l'hôpital, qui l'effraie :

« Par ailleurs, le plafond qui s'écroule et les murs très sales font penser à une porcherie plutôt qu'à un lieu sanitaire. Depuis les années, les murs n'avaient plus été repeints et sont tous tâchés de sang. Les vitres cassés, les rideaux et toiles moustiquaires déchirés n'avaient plus été remplacés. » .p64

Il s'agit sans doute d'une mégestion des responsables de cet hôpital, ils font autres choses, vont satisfaire leurs besoins puis vilipender ceux de cette institution sanitaire qui doit obligatoirement être propre. Comme disait un penseur « les hommes de santé haïssent la santé, ils veulent que les gens tombent à tout bout de champ malades pour qu'ils aient l'argent dans leurs hôpitaux. »

La scène est larmoyante dans cet hôpital, ne pas y penser c'est freiner le développement de notre société, cependant y penser trop, nous risquerons de tomber malade mais nous sommes obligé de le décrier pour le bien de tous. L'extrait ci-après est révélateur :

« Les produits pharmaceutiques et alimentaires détournés par le personnel médical et paramédical sont donc en charge des malades ! C'est ça l'inévitable réalité des nos hôpitaux actuels. » .p65

C'est une réalité que tout congolais maîtrise sans doute et dont il est d'une manière ou une autre victime. Ces responsables de l'hôpital dirigent cette institution de l'Etat comme un bien

privé. Ils confondent la caisse de l'Etat à la leurs. Voilà la cause de beaucoup de déficits au sein de ces entreprises. C'est ce que dit Zamenga B, lorsqu'il écrit :

« L'entreprise de l'Etat c'est moi. La caisse, ma poche, j'y puise quand je veux et comme je l'attends. (Zamenga B., La Mercedes qui saute les trous, chauffeur ya patron ; Ed. Médiaspaul, Kin , 2005, P.49.». ».

C'est de la haute gabegie. C'est une histoire honteuse mais une réalité et c'est cela le portrait des dirigeants Africains en général et de la RDC, en particulier. Mais on s'ahuri de voir que le pays reste toujours en dessous de la moyenne, sous-développé. En effet, la gabegie des Etats africains n'est plus une réalité à débattre dans la mesure où la qualité de vie de la plupart de population est en baisse continue.

Les pays de l'Afrique noire comme nous enseigne la littérature négro-africaine sont parmi les pays les moins avancés donc les plus pauvres de la planète. C'est pourquoi, ils ne parviennent jamais à organiser un événement à l'occurrence les élections, il faut toujours tendre la main aux occidentaux. Dans le délégué général, Bwabwa Wa Kayembe dénonce lui aussi d'une manière limpide la gabegie du délégué général, le héros de son œuvre :

« Venez, venez tous membres de ma famille restreinte et élargie. Affluée remplissez-vous les poches :- le délégué général puise dans la malle et remet de liasse, de billets de banque de chaque million de la chaise humaine chacun remercie en touchant la tête et se sauve en égrenant de petits cris de joie. Tous vidés, coffres, malles, tiroirs, compte bancaire partout, le vide. (Bwabwa Wa Kayembe, Le délégué général, Ed.Filex, Paris, 1982, P.54) »

Aussi paradoxalement que cela puisse paraître, la malversation devient une qualité, un rite de congolais, une action qu'ils renforcent avec cette sentence « Carpe diem » « profitez du moment présent » et ils disent encore « celui qui travaille à l'hôtel, mange à l'hôtel. » oubliant que c'est cette malversation financière qui fragilise notre société et qui retarde l'événement du développement de notre Afrique en général et de la RDC en particulier. Les romanciers, les dramaturges, les poètes, etc la dénoncent pour l'épanouissement de notre société.

3.3 L'IVRESSE

Il faut entendre par ivresse, l'état d'une personne qui a bu de l'alcool à l'excès. C'est l'ébriété. Elle ne sait plus se contrôler, Bref, elle vit dans l'inconscience. Dans pour un cheveu blanc, C'est Tshimanga qui l'a inauguré après avoir été congratulé en lui serrant fortement la main lui souhaitant bon voyage de sa mutation à Kikubi, il lui remet ensuite une copie de la note contresignée :

« *Sur le chemin, au retour, Tshimanga sent le whisky agir de plus en plus sur lui, bientôt il divague.* » p20

Tshimanga est sous les effets de l'alcool. Il divague dans l'inconscience comme le dit cet extrait :

« *En effet, quelques instants après, tout le monde est surpris : kamulangu, Kamulangu e e e, Kamulangu ! ditunga dinene !* » p20

Sous l'ivresse, Tshimanga danse sous les effets de l'alcool qui agissent dans lui. Désolés de ce comportement de leur collègue, tous les amis de service le reprochent en ces termes : « *Tshimanga ! Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce qui vous arrive ? Considérez donc votre âge, votre rang et toute l'estime que chacun vous porte ! Ressaisissez-vous vite avant que cela ne soit connu de tout le monde ! Allons, reprenez vos esprits. Vous n'avez pas oublié l'article 3 du règlement de l'entreprise, non ! celui qui interdit formellement de boire de l'alcool pendant le travail et dans l'enceinte de l'usine.* » p21.

Tshimanga a mis dans les oubliettes l'article 3 du règlement de l'entreprise. Il a bu de l'alcool pendant les heures de service et s'en est enivré. La gabegie entraîne l'ivresse qui est une autre antivaleur qui emboîte le pas de la corruption et la mégestion dont Zamenga Batukezanga décrit dans **pour un cheveu blanc**. Les dirigeants et la population de cette société de l'œuvre sont caractérisés par l'ivresse qui dévie le processus du développement social de notre patrie.

Bien que saisi dans la transgression de l'article 3 du règlement de l'entreprise, Tshimanga n'avale pas les reproches de ses collègues. Il se défend :

« *Mais que me reprochez-vous ? réplique Tshimanga. C'est le patron qui m'a enivré !* » p21

Tshimanga dévoile la source ou l'origine de l'antivaleur dont on lui reproche, c'est son patron. Le mal part de la tête comme le disent les sages :

« *Le poisson commence à pourrir par la tête.*

A travers cette réaction de Tshimanga, le romancier décrit d'une façon claire le comportement des dirigeants de sa société qui sont eux-mêmes à la base de la destruction sociale. Zamenga met sur le banc des accusés les hauts cadres du pays qui, par leur vie dévergondée, gaspillent l'argent de l'économie nationale et ils endoctrinent leurs subalternes et toute la population qui les imitent dans les antivaleurs détruisant la vie nationale.

Tshimanga étale convenablement la responsabilité des dirigeants de sa société dans la destruction du pays. Il poursuit et déplace les mots à l'endroit de son directeur en disant :

« *Allez lui demander. Nous venons de boire ensemble encore avec Monsieur le Directeur. Les lois et les règlements sont pour les faibles. Ils sont là pour sauvegarder les privilèges des forts et des nantis !* » p21

Sous les effets de l'ivresse, Tshimanga dévoile encore une réalité congolaise qui détruit le développement : les lois et les règlements sont pour les faibles. C'est dire qu'en République Démocratique du Congo, l'appareil judiciaire n'a pas sa raison d'être. Il est partial et tient compte des intérêts en soutenant les forts au détriment des faibles, des pauvres qui sont marginalisés.

Le principe judiciaire « *Dura lex sed lex* » signifiait que « la loi est dure, mais c'est la loi » n'a pas sa place en R.D Congo, or nous savons que nul n'est au-dessus de la loi et elle frappe tout le monde. C'est le respect de la loi qui développe la nation dans le cas où tout le monde demeurerait égal devant la loi. Mais chez nous, les gens n'ont pas confiance à notre appareil judiciaire du fait qu'il discrimine les forts des faibles.

Dans ce même ordre d'idées, Maître Dieudonné Diku souligne que le système judiciaire congolais actuel paraît acerbe :

« Le système judiciaire congolais actuel fait objet des critiques parfois acerbes. Certaines personnes l'accusent de disfonctionnement et d'autres disent carrément que la justice est inexistante au Congo-Kinshasa. (Revue Renaître N°23-15 décembre 2014 Année XIII,21) »

La justice congolaise est injuste. Elle ne fait pas le travail que la nation attend d'elle. Les dirigeants font du n'importe quoi, mais ne sont pas poursuivis par la loi et la population les imite dans le mal. Dans l'œuvre à l'étude, Tshimanga n'est pas le seul ivrogne. Tous les habitants de Kikubi se qualifient et se caractérisent par leur ivresse même au lieu de service et partout. Cet extrait est un témoignage :

« Lorsqu'il s'agit du décès d'un membre de famille très proche, ils ne viennent pas au travail pendant une ou deux semaines voire un mois. Après un week-end ou un jour férié, il y a à peu près la moitié du personnel qui se présente souvent d'ailleurs en état d'ivresse. » p53

Cet extrait étaye le comportement reprochable des ouvriers de Kikubi où Tshimanga fut responsable. Le romancier s'en inspire pour peindre sans détours des personnages qui semblent être moins utiles à la construction du pays. Le pays connaît un statu quo et reste sous-développé. Dans ce mal, à l'exemple de Tshimanga, les gens préfèrent aller travailler dans leur société d'origine, dans leur village pour être soutenu par les leurs même dans la destruction, d'où le tribalisme. On ne tient plus compte des capacités et compétences professionnelles dans les engagements ; on ne tient plutôt compte que de ses accointances tribales. Zamenga décrit également le tribalisme qui détruit le développement de la société.

3.4 Le tribalisme

Le tribalisme est une tendance à faire prévaloir l'appartenance à l'ethnie sur l'appartenance à la nation. C'est une tendance à avantager les membres de son ethnie, de sa région. Le négro-africain est enraciné profondément dans sa tribu, dans son ethnie au bon et mauvais sens du fait que la tribu est irréprochable et s'y draine tête bornée. Ainsi, dans le cadre de notre investigation, nous évoquons le tribalisme comme étant tout penchant qu'à un individu sur sa tribu que sur la nation sans faire allusion à la philosophie du mécène Zaïrois, Mobutu sese seko qui avait recommandé à tous zaïrois de faire recours à l'authenticité.

Ce recours de tout le monde à l'authenticité voulait demander aux congolais de retourner puiser les valeurs culturelles authentiques pour les concilier avec le développement actuel. Tout cela parce que les congolais, zaïrois d'autres fois, bafouaient les valeurs culturelles au détriment des antivaieurs qui dépravaient les mœurs.

Ce recours à l'authenticité ne signifiait pas prévaloir sa tribu au lieu du nationalisme. Dans pour un cheveu blanc, comme nous l'avons déjà souligné supra, Tshimanga est le héros de Zamenga. De bout à bout, c'est son histoire qui se raconte. Originaire de Mbuji-Mayi, mais vivant et travaillant à Kinshasa, la capitale de la R.D Congo, Tshimanga éprouve un sentiment partisan et penchant de sa tribu, de son milieu d'origine et il souhaite à tout prix aller travailler chez lui à Mbuji-Mayi. Cet extrait stipule convenablement ce sentiment :

*« Rien à faire, conclut Tshimanga. Pour notre avenir et celui de nos enfants, je dois exiger à mon employeur une chose : la stabilité et pour cela, je dois rentrer à Mbuji-Mayi. S'il refuse, je démissionne ! »*⁹

Tshimanga préfère, pour des raisons tribalistes, d'aller travailler chez lui, sinon, en cas de refus de son patron, il démissionne. Situation aussi drôle que l'on ne peut pas soutenir. Qui a dit qu'on ne peut s'épanouir que dans son milieu d'origine ?

En effet, Tshimanga ressent fortement besoin de rester ensemble avec ses frères et amis d'enfance. Il se réfère à la maxime qui soutient que « nul n'est mieux ailleurs que chez soi. » Il met en cause l'adage qui rappelle que « nul n'est prophète chez soi » à cause de son tribalisme qui préférerait la vie au milieu des siens. Il martèle avec son sentiment tribaliste à travers cet extrait :

*« Je voudrais vivre désormais chez moi dans le Kasai, à Mbuji-Mayi, mon berceau. A cause de l'instabilité, nos enfants semblent être sans racines. Je voudrais leur donner l'occasion de se présenter dans la culture Luba... »*¹⁰

Tshimanga est tribal. Il ne trouve nulle part d'aller s'épanouir si ce n'est que dans son village d'origine. Zamenga insère cet épisode de la déclaration de Tshimanga pour dénoncer le tribalisme, une antivaleur qui freine le développement par ses multiples conséquences néfastes. On préfère son frère parfois incompetents à la place d'un venant doué que l'on chasse parce qu'il n'est pas nôtre. Comme son époux, la femme de Tshimanga, Tshibola est lui également très tribale. Elle soutient son mari de rentrer travailler chez eux à Mbuji-Mayi, leur milieu d'origine. Elle l'exprime :

*« Quant à moi, je ne veux plus vivre loin des miens. Les enfants ont besoin de la stabilité pour assimiler notre culture Luba. »*²⁶

Comme ils l'ont ardemment souhaité, Tshimanga est muté à Mbuji-Mayi, sa ville d'origine qui est prête de son village natal, Kikubi. Quelques temps après, Tshimanga doit impérativement quitter Mbuji-Mayi pour Kikubi où une coutume néfaste, mais soutenue par les griots, l'attend. A Kikubi, après avoir ressuscité la tradition qui était aux confins, Tshimanga doit être récompensé par la coutume de son village. L'extrait suivant le fait voir :

*« La coutume de Kikubi veut qu'un chef traditionnel, en guise de remerciement et de récompense pour de loyaux et louables services rendus à la tribu, offre à son bienfaiteur quelque trois, quatre voire même cinq jeunes filles... »*³⁵

Pour le respect de sa tradition, Tshimanga est récompensé par leur coutume. Trois à cinq jeunes filles sont mises à sa disposition. La coutume est restée invulnérable et doit être respectée et honorée par tout le monde. Toute sa transgression mérite la colère des ancêtres. On doit obéir. Tshimanga, marié doit obéir à sa coutume en prenant ces filles. Le chef lui apporte les filles et dit :

*« Elles sont désormais à vous, cher Tshimanga. Faites d'elles ce que vous voulez ! »*³⁷

Tshimanga vient de recevoir le cadeau de sa coutume : quatre jeunes filles mises à sa disposition par le grand chef de Kikubi. Il ne peut refuser de peur qu'il soit frappé par de mauvais

sorts des ancêtres. On se rend compte parmi ces filles, la plus âgée a onze ans. La coutume occasionne le viol et encense le tribalisme, une antivaleur à dénoncer. Zamenga n'est pas le seul à le dénoncer. D'autres critiques littéraires l'ont fait également, en l'occurrence de Bwabwa wa Kayembe dans **Le délégué général** qui dit :

«Je connais bien ta région. Tout te trahit. De quelle région sont-ils ressortissants ?... Vous êtes mis à la disposition de son excellence Monsieur de Ministre, lui seul statuera sur votre cas... Moi, je suis du Nord, l'autre du sud et le troisième, du centr... (Bwabwa wa Kayembe, Le délégué général. Op.cit) ».

Voilà, la critique littéraire dénonce le tribalisme. S'il faut aider quelqu'un, pourquoi demander sa tribu ? Le tribalisme freine le développement. Il faut s'en débarrasser pour débloquer le processus de l'épanouissement social.

IV. Conséquences des antivaleurs

Les corollaires sont les conséquences qui découlent automatiquement d'un fait. Ces antivaleurs se manifestent dans la société, ainsi leurs conséquences sont aussi remarquables dans la société. Cela étant, nous parlerons d'une manière ou d'une autre de la situation socio-économique de ce pays mis en scène par Zamenga. Les corollaires se présentent sous forme voilée et déboussolent la société. Tenez que les antivaleurs que nous avons répertoriées sont des conséquences immédiates de certains faits du comportement dans la société, en l'occurrence la misère de la population sous toutes ses formes. Cela étant dans ce chapitre place est accordé aux conséquences des antivaleurs dont la misère et la médiocrité.

4.1. La misère

La misère est un état d'extrême pauvreté, la misère est une extrême pauvreté pouvant aller jusqu'à la privation des choses nécessaires. C'est un état, une condition malheureuse, Pitoyable, de faiblesse, d'impuissance de l'homme, le néant de sa condition.

La misère caractérise les pays africains d'après les indépendances puis reste le terme pivot de la littérature congolaise et de la littérature Africaine. Dans **pour un cheveu blanc**, Zamenga montre que les antivaleurs ont engendré la misère et la médiocrité dans la population de l'œuvre. Voilà encore une fois, l'intérêt patriotique de notre choix de sujet. Il faut à tout prix dénoncer les antivaleurs afin d'en relayer la misère de la population.

En effet, l'hospitalisation de Tshimanga a permis à Zamenga de bien miroiter sa société et de saisir l'enjeu de cette dernière. A l'hôpital Tshimanga n'a pas manqué d'amis, des collègues aidés bénévolement devient aujourd'hui un méfait le courage du voleur et les prouesses de l'assassin, du menteur, de la prostituée sont au contraire glorifiés » p68-69.

Cet extrait est lapidaire mais percutante, riche en détails fructueux ; étale les corollaires, tout un lot occasionné par les antivaleurs : la prostitution, l'assassinat, le mensonge, le vol sont là les conséquences néfastes de la misère ou d'autres formes de cette dernière.

Selon Zamenga, à notre humble avis, si la population se livre à la prostitution, à l'assassinat, au vol, au mensonge c'est puisqu'elle est acculée par la misère. En plus, s'il y a un taux de mortalité si élevé e RDC, c'est sans doute à causes de la misère. L'homme meurt vingt ans avant

ses jours. Il manque de quoi acheter ou payer les soins médicaux pires encore, la population de la RDC est un peuple famélique.

La mort de Tshimanga est révélatrice de certains secteurs de misère dans la population. Ces deux vieillards de Mbuji-Mayi anxieux de la mort de Tshimanga, remémorent les souvenirs de leur jeunesse :

« Chaque jour, dès le matin, ne sachant où aller et que faire, sans doute pour se consoler, ils se remémorent les souvenirs de leur jeunesse, les périodes de gloire qu'ils ont connues et sans oublier bien sûr les misères actuelles d'un monde qui change trop vite. » p78

La situation socio-économique de la RDC jadis florissante s'est dégingolée. Une société vouée à l'indulgence ne sait à quel saint se vouer :

« Moi, dit Kabongo, si j'avais su que je finirais mes vieux jours dans la misère et l'humiliation, j'aurais mis fin à ma vie directement ». p96-97.

La population est brimée, elle ne se retrouve pas dans la gestion du pays, Elle préfère mourir que de respirer cette misère qui n'épargne personne. La crise socio-économique qui frappe les pays africains et qui maintient les trois quarts de la population en dessous de la moyenne ; ainsi, dans les heures libres, ils ont voulu parler diachroniquement et synchroniquement de leur société :

« Je vous plains, je vous plains mes frères, dit un octogénaire alité depuis un certain temps. Face à votre génération, je me rends compte que j'ai terriblement horreur de vivre dans votre monde. » p65

Le vieillard a horreur, horreur de la misère sous toutes ses formes. Ce propos rejoint vite celui de Bernard Ilunga Kayombo dans quand les enfants crient misère. Cet auteur a montré noir sur blanc que la société de la RDC vit dans une misère sans précédente. Dans une critique sociale acerbe, il faut apparaître les enfants de la rue, les marginaux enquêtent d'identité. Situation similaire dans pour un cheveu blanc. Tshimanga n'a pas abandonné ses interlocuteurs. La conversation a pris feu. Quel thème ? La misère certes :

« Tous pensent et reconduisent dans leur mémoire l'époque glorieuse du bonheur et des vaches grasses mais, depuis peu effacée par les famines, les misères et les décès » p68.

La société est congestionnée de famines, les misères et de décès. Cet extrait véhicule un message fructueux qu'il faut aider nos lecteurs à le débiller. Zamenga établit certainement un parallélisme entre deux époques : L'époque glorieuse des vaches grasses et l'époque actuelle, celle de glorieuse vie et celle des famines, des misères et de décès. L'époque glorieuse est celle que l'Afrique fut dirigée les occidentaux et l'époque des famines, misères et décès celle de nouveaux-maîtres au pouvoir. Somme toute, le romancier tend à montrer que les noirs, les Africains, dirigeants qui ont dirigé « la Res Publica » après les indépendances l'ont dirigé dans la médiocrité, d'où la misère de la population :

« Qui pouvait imaginer que notre société connaîtrait un jour un marasme économique aussi grave et prolongé Que celui que nous connaissons en ce moment ? » p93.

Le seuil de la pauvreté a entraîné beaucoup de perturbations au sein des familles. Toutes fois, la situation n'étant pas la même chez les riches et les pauvres, la destinée de la population, des unes et des autres se différencie. Le peuple vit dans une crise ne pouvant plus rien pour les enfants qui,

autres fois constituait une richesse, deviennent de plus en plus un poids dont il faut débarrasser. La misère reste la seule meilleure cause. D'où vient cette misère ? Selon le texte de Zamenga, la misère de la population trouve ses racines dans la mauvaise gestion des dirigeants postcoloniaux :
« En fait, dit Kashama, qu'est-ce que nos cadets et nos enfants qui nous gouvernent ont-ils déjà réalisé jusqu'à présent ? » p98.

Ici, Zamenga rejoint ses pairs de la littérature négro-africaine qui affirment sans vergogne que :

« Après les indépendances, les romanciers de la littérature négro-africaine montrent que l'homme Africain évolue dans un nouveau univers qui n'a plus de bonbons (Kimoni Iyay, cours des questions spéciales de la littérature négro-africaine, 2009, inédit)».

Le vieux Kashama dans l'extrait ci-haut, dans une discussion avec son ami, sont allés plus loin jusqu'à se chamailler publiquement :

« Eux aussi sont inclus aux maux qui rongent notre société : on se rend de mieux en mieux compte maintenant combien cette crise est en train de nous transformer, même les hommes de cet âge ! Ô temps, ô mœurs »P.94

Pas à dire, on est cuit par la misère de nos compatriotes, par la misère de nous, même par la misère de notre société. Où allons-nous ? De telles descriptions, de tels extraits sont légions dans ce roman mais nous préférons nous arrêter là eu égard aux exigences de notre travail de fin de cycle.

4.2 LA Médiocrité

Selon le dictionnaire universel, 2^{ème} édition, Edicef, Paris 1997, la médiocrité est un état ou un caractère de ce qui est médiocre, c.à.d. tout ce qui n'est pas très bon, tout ce qui est d'une valeur inférieure à la moyenne. Tout ce qui n'a pas de talent, de capacité. Dans le cadre de notre étude qui a abordé les antivaleurs qui constituent un frein au développement social dans « pour un cheveu blanc » de Zamenga Batukezanga, Il ressort que des antivaleurs sus-évoquées dans le 2^{ème} chapitre de ce travail, découlent les conséquences néfastes qui classent une société en bas de l'échelle des valeurs.

Parmi ces conséquences fâcheuses, hormis la misère qui représente et fait la lecture de toutes les antivaleurs freinant l'épanouissement intégral d'un peuple, il s'ajoute la médiocrité qui traduit la bassesse totale de la population en rapport avec son intégrité.

A travers son roman, pour un cheveu blanc, Zamenga dénonce la médiocrité dont font preuve les institutions de sa société représentée par des hommes médiocres frisant de la bassesse due aux antivaleurs qui gangrènent toute la vie nationale. A l'hôpital, par exemple, où Tshimanga trouverait des hommes et des femmes respectueux de leurs serments de Florence et d'hyppocrate, il y va trouver partout, des médecins aux sentinelles, des hommes malhonnêtes, imprégnés dans la corruption, la négligence, le vol, l'ivresse et j'en passe. L'état dans lequel se trouve l'hôpital témoigne qu'il est géré par des individus médiocres tel que la stipule cet extrait :

« Par ailleurs, le plafond qui s'écroule et les murs très sales font penser à une porcherie plutôt qu'à un lieu sanitaire. Depuis les années, les murs n'avaient plus été repeints et sont tous tachés de sang. Les vitres cassées, les rideaux et toiles moustiquaires déchirés n'avaient pas été remplacés » p.64

Ce passage laisse comprendre que dans cette société de l'œuvre à l'étude, les responsables n'ont pas les notions de bonne gérance, mais la hiérarchie n'en tient même pas compte parce que toutes les institutions du pays sont pourries et gâchées par les antivaleurs. Il n'y a ni suivi ni contrôle ni sanction non plus de ceux qui détruisent les institutions de l'Etat parce que la corruption aveugle tout le monde. Il suffit que la hiérarchie soit corrompue, le reste n'est plus son affaire dans le bon ou dans le mal. Le corrupteur se voit libre et tout ce qui contribuerait à l'avancement de l'institution, au développement de la société devient son compte privé comme le souligne ce passage :

« L'entreprise de l'Etat c'est moi. La caisse, ma poche ; j'y puise quand je veux et comme je l'attends. »p19

C'est dire que les boîtes de recettes, qui devraient enrichir la caisse de l'Etat pour un partage équitable des richesses nationales, sont gérées par des médiocres qui 'approprient la chose publique « Res Publica ». C'est la cause pour laquelle notre société régit des hommes plus riches d'une part et d'autres plus pauvres, d'une autre part avec un écart social très grand.

Une société où les plus riches veulent à tout prix se maintenir à des postes pour marginaliser les plus démunis croupissant dans la misère. C'est dans ce souci de ces peuples démunis que le Cardinal honoraire Laurent Monsengo Pasinya, avait fustigé des dirigeants médiocres à dégager le pouvoir afin que reine la paix en RD Congo en ces mots :

« Que les médiocres dégagent afin que reine la paix dans notre cher pays, la RD Congo. »

S'il l'avait ainsi déclaré, c'était pour dénoncer et fustiger les multiples antivaleurs dont ont fait preuve ceux-là, antivaleurs frisant la médiocrité, source de toute bassesse. Aucun pays du monde ne s'est déjà développé grâce aux antivaleurs. Au contraire, celles-ci freinent le développement cause pour laquelle Zamenga les dénonce dans le souci de conscientiser ses compatriotes à les braver pour que l'épanouissement congolais tant cherché adienne. Si jamais la RD Congo connaissait son plein développement, c'est toute l'Afrique qui deviendra développée comme le soutient Franz Fanon, critique français en ces termes :

« L'Afrique a la forme d'un revolver dont la gâchette est placée en RD Congo. »

C'est pour dire, en d'autres termes qu'avec les diverses ressources naturelles que regorge notre pays, s'il se développe, la RD Congo ouvrira les voies du développement de toutes les notions africaines.

V. Conclusion

A l'issue de notre réflexion sur l'analyse des antivaleurs dans *Pour un cheveu blanc* de Zamenga Batukezanga, il apert que ce texte reste un roman de la peinture des mœurs, en particulier politique. A partir de la lecture du récit, nous avons ressorti le cadre géographique, ensuite nous avons analysé les griefs des antivaleurs sous l'aspect des critiques négativistes, et enfin, nous avons décrit les conséquences desdits antivaleurs.

VI. Bibliographie

- Zamenga Batukezanga, *pour un cheveu blanc* éd. Médias Paul, Kinshasa 2005, 126 p.
- Bwabwa Wa Kayembe, *le délégué général*, éd. filex, Paris 1982.
- Bernard Ilunga Kayombo, quand les enfants crient misère, Médias Paul, Kin, 2005, P.137
- Kimpianga Mahaniah, *La présence Africaine au monde menacé : L'anachronisme de l'Afrique noire au monde*, presse universitaire, Paris, 2009. 54 p.
- Soni Labou Tansi, *l'Ante-peuple*, éd. Seuil, Paris 1983. P.180
- Zamenga Batukezanga, *La Mercedes qui sante les trous, chauffeur ya patron*, Médias Paul, Kin, 2005, 130 p.
- Iyay Kimoni : Cours de littérature Africaine, G2 FLA, ISP/KKT. 2005-2006, Inédit.
- Iyay Kimoni : Cours de questions spéciales de la littérature négro-africaine d'expression française 2009-2010. Inédit.
- Boko Kimbeni. (2004). L'inventaire de quelques réalités sociales africaines dans « GUELOWAR » de Sembene, Travail de fin cycle de graduat. Non publié. Kikwit : ISP.
- Mumbal-Inkié : Cours d'histoire de la littérature Congolaise d'expression française 2014-2015 Inédit.
- Mikanda Soki, *le pouvoir dans le devoir de violence*, TFC ISP/PAY-K., 2014-2015 Inédit.
- Renaitre n° 23-15 Décembre 2014-XIII21.
- Dictionnaire le Petit Robert de la langue française, Paris 1970
- Dictionnaire le Robert méthodique, Paris, Hatier, 1970
- Dictionnaire Universel, Paris, Hachette, 1996.
- Dictionnaire des synonymes, Paris, 1990
- La Rousse, Edicep, 1970.

NZOKO KONGO

Assistant à l'Institut Supérieur Pédagogique de BULUNGU.
Province de Kwilu. République Démocratique du Congo

MUSANGU-SANGU ATANDELE Blaise

Assistant à l'Institut Supérieur Pédagogique de MASI-MANIMBA.
Province de Kwilu. République Démocratique du Congo